N° 151 — 24e Année

SIX PAGES : CINQ CENTIMES

Jeudi 30 Mai 1912

REDACTION :
ROUBAIX, rue Richard-Lenoir, 13, près du théâtre de Fontenoy. — (Téléphone 051)
TOURCOING — 45 bis, Rue de Roubaix.
Siège administratif :
Rue de Béthune, 27, à Lille

PRIX DES ABONNEMENTS :
Roubaix-Tourcoing :
Trois mois : 4 fr. 50 — Un an : 18 fr.
Nord et Départements limitrophes :
Trois mois : 5 francs — Un an : 20 francs
Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois et sont payables d'avance

L'AVENIR DE ROUBAIX-TOURCOING

Journal Républicain Quotidien

PRIX DES ANNONCES :
ANNONCES . . . . . 0 fr. 25 la ligne
RECLAMES . . . . . 0 fr. 50 —
FAITS DIVERS. . . . 0 fr. 75 —
LOCALES. . . . . 1 fr. — —

Les annonces sont reçues aux bureaux du Journal, 27, rue de Béthune, à Lille, et à Paris, dans nos bureaux, 62, rue Taitbout.

TÉLÉPHONE
A ROUBAIX : N° 051 | A LILLE : N° 97

Lire plus loin :

La grève des transports en Angleterre.

Un drame mystérieux à Paris.

La journée de dix heures : à la commission du travail de la Chambre des députés.

Nos sociétés au concours : le cas du Cercle Berlioz et du Choral Nadaud.

OPINIONS

Les Projets Scolaires

On va commencer à en parler.

Déjà, le jour même de la rentrée de la Chambre, le Comité Exécutif de notre Parti avait convoqué une assemblée extraordinaire pour une étude d'ensemble des questions (car il y en a beaucoup), que comprend la question scolaire.

C'est de cette séance que je voudrais tirer un mot, parce qu'il s'y est produit quelque confusion. Faut-il avouer que le jour était mal choisi, qu'en dépit du bon vouloir des orateurs et des auditeurs, les esprits visiblement étaient ailleurs, et qu'en somme, malgré tout, on songeait plus à l'élection du président de la Chambre qu'à le fréquentation des écoles ?

Quoi qu'il en soit, une assemblée comme celle qui était réunie, ce soir-là, au Globe, n'était évidemment pas faite pour une discussion technique et minutieuse des quatre textes déposés par M. Guist'hau. Une petite Commission préparatoire avait été chargée de l'étude préalable du sujet. Elle avait fait consciencieusement son travail. Rien loin de lui reprocher de s'être enfoncée dans le détail, on ne pouvait que le remercier d'avoir pris, article par article, et presque ligne par ligne, les projets Guist'hau et de les avoir épluchés à la loupe, disséqués, et discutés à fond, soumis enfin à une analyse et à une critique faites de main d'ouvrier.

Mais à son tour, l'assemblée pouvait-elle : ou s'engager point par point dans l'examen de cet ouvrage de précision, sans avoir une ligne de texte sous les yeux, ou bien voler d'emblée, les yeux fermés, l'approbation pure et simple de cette série de menus reproches, en s'appropriant sans autre débat toutes ces critiques, dont elle eveit à peine pu suivre l'exposé très délicat ? Ni l'un, ni l'autre, évidemment.

Notre ami Dobierre a essayé de faire prendre à la discussion le tour général et le caractère politique qui convenaient à une telle réunion. Et, laissant dans l'ombre les points secondaires seuls envisagés dans le rapport, le sénateur du Nord, avec la verve et le vigueur dialectique que nous lui connaissons, nous a esquissé le tableau de la situation scolaire telle qu'elle lui apparaît.

Debierre s'abstient soigneusement d'employer le mot « monopole », non par peur ou par prudence (qui donc le soupçonnerait d'être timide ou circonspect?), mais par amour de l'exactitude et de la précision scientifique. A ses yeux, l'Etat a le devoir et le droit « éminent » d'assurer l'enseignement comme un service public, national. Et, s'il ne le donne pas lui-même, il veut tout au plus le faire donner, sous sa responsabilité, par ceux qu'il croire devoir en charger en vertu d'une « délégation » expresse.

Soit. Mais, pour la masse des auditeurs et des lecteurs, c'est bel et bien ce qu'on entend dire, au langage vulgaire, par le mot « monopole ».

Je n'ai pas besoin de redire que je suis opposé au monopole ; pourquoi ? Par amour de la théorie pure, prétend-on ? Par des scrupules de vieux libéral ? Je le veux bien, mais surtout parce que le monopole, au prix d'une infraction grave à l'esprit des lois républicaines, ne remédierait à rien, ne ferait qu'aggraver le mal et trait juste à l'encontre du but poursuivi par ceux de nos amis qui le proposent.

Seulement, ca n'était ni le lieu ni l'heure d'entamer un pareil débat. Il eût dépassé de beaucoup l'objet à l'ordre du jour.

Il se faisait tard, Dessoye rapporteur des deux principaux projets en cause, se lève et, judicieusement, rappelle que le ministre a été le premier à présenter ses projets comme n'étant nullement intangibles, qu'ils sont déjà, sur plus d'un point en voie de remaniement devant la Commission de la Chambre. Dans ces conditions, le Comité, sans se perdre dans d'épineuses et subtiles discussions juridiques, ne pourrait-il pas s'en remettre du détail aux deux rapporteurs de la Chambre — lui, Dessoye, et Massé — et s'en tenir à un vote exigeant le prompt aboutissement des lois scolaires ?

D'un mot, j'appule cette proposition: il est trop évident que le Comité ne peut à faire siennes a, sans plus ample examen, les nombreuses critiques — de valeur inégale — qu'on propose d'insérer dans le corps même de l'ordre du jour. Dans l'impossibilité manifeste d'ébaucher même cet examen, force est au Comité de se borner, en donnant acte à la Commission de son rapport, à en adopter la conclusion générale et à déclarer que, pour le surplus, il fait confiance aux deux rapporteurs de la Chambre.

Sur l'initiative du président Dallmier, l'assemblée vote à l'unanimité cette proposition énoncée verbalement. Et elle se disperse.

Tandis que la salle se vide, on rédige au bureau l'ordre du jour qui vient d'être voté. Par une inadvertance, très excusable dans ces fins de séance un peu désordonnées, le texte dicté à la hâte pour la presse porte que « en principe, le Comité fait siennes les critiques », etc.

Erreur matérielle que, dès le lendemain, je faisais remarquer et corriger, d'accord avec Dalimier et le Bureau.

A quoi bon, direz-vous, cette rectification ? — Ignorez-vous qu'il y a, de par le monde, des gens qui ne veulent pas beaucoup de bien à nos projets de défense scolaire ? Ces gens-là n'auraient pas manqué de dire : « Beau résultat ! Voilà le Parti radical qui, dans son Comité Exécutif, réuni tout exprès pour examiner les projets Guist'heu, ne trouve rien d'autre à en dire, sinon qu'il « fait siennes » toutes les critiques qu'on leur adresse. Allez donc les défendre après cela ! »

Ferdinand BUISSON,
Député de la Seine.

AU JOUR LE JOUR

UN MESSAGE DU ROY

Les prétendants se remuent beaucoup, depuis quelques semaines... épistolairement.

Le prince Napoléon fait éditer et distribuer par milliers de petits tracts, illustrés de la tête de Bonaparte consul, où sont célébrés les bienfaits du régime plébiscitaire.

Le duc d'Orléans, dit Philippe VII, vient, de son côté, d'envoyer à son bon et féal sujet, M. de Kernier, député d'Ille-et-Vilaine, une lettre qui, par-dessus la tête du parlementaire royaliste, s'adresse au peuple de France et prend toute l'importance d'un manifeste.

« Vous avez groupé autour de vous, dit le prince de Woodnorton, non seulement les royalistes, mais les catholiques, les patriotes et les honnêtes gens du pays. » Philippe n'est pas encore roi et pourtant déjà se montre-t-il ingrat : il oublie les socialistes. Quant aux républicains — qui ne sont, évidemment, ni royalistes ni catholiques — ils ne peuvent compter parmi les patriotes ni les honnêtes gens.

Mais ces prémisses posées, Philippe parle vraiment en roi, parle vraiment en maître :

« Je me plais à le répéter : la royauté n'est pas un parti, c'est le refuge de tous. Elle n'exclut personne. Le roi de France s'entoure de toutes les compétences et les emploie au bien public. C'est dans ces conditions que l'autorité royale peut résoudre pacifiquement les problèmes sociaux, rassurer les intérêts menacés et donner au prolétariat des statuts organiques que la centralisation républicaine lui refusera toujours.

« Il y a un quart de siècle, mon père donnait des garanties aux « serviteurs de l'Etat ». A tous les degrés, ils auront en moi un protecteur. »

Nous n'avions pas souvenance que le comte de Paris, père de Philippe, ait gouverné la France. Sachons gré au prince de rectifier notre mémoire ou l'histoire et de nous montrer que c'est M. Méline qui avait raison, lorsqu'il y a quelques années, il parlait à la tribune de la Chambre, de « la famille régnante ».

Mais, ce sont là jeux de prince et Philippe doit sourire lui-même à ce qu'il écrit. Laissons-le à ses rêves qui retardent comme ses formules : « La puissance maçonnique se diminue dans l'ombre, mais elle conserve son influence et prépare de nouvelles destructions, d'accord avec ses alliés naturels, les ennemis de la race française et de ses traditions. »

Monseigneur, comme dit le Gaulois, eut pu s'épargner tant de peines. Il n'était pas besoin de si loin, d'écrire en longues phrases tant de banalités. Nous tisons cela tous les jours sous la plume de M. Drumont et de M. Léon Daudet.

Ch. DE LA RUE.

ECHOS

Brigands italiens.

Un incident assez curieux vient d'arriver au duc d'Aosta, cousin du roi d'Italie.

Le duc, qui habite avec sa famille le château de Capodimonte, près de Naples, était allé chasser, lundi matin, dans les vastes domaines royaux entre Quarto et Pozzuoli. Vers midi, il revenait à Capodimonte en automobile, accompagné seulement de son officier d'ordonnance et de son chauffeur, lorsqu'en traversant un bois la voiture fut arrêtée par un groupe de quinze hommes armés.

Deux des bandits avaient couché en joue les deux chasseurs, lorsque le chauffeur leur cria : — Malfaiteurs ! c'est le duc d'Aosta ! A ces mots, comme par enchantement, les inconnus disparurent dans le maquis.

Lorsqu'il fut rentré au château le duc lui-même fit au chef de la police de Naples le récit de l'aventure.

Impressions de voyage.

Le public n'aime plus aujourd'hui ces longues descriptions chères à nos aïeux : il estime que les plus courtes sont les meilleures.

Sous ce rapport, le record de concision appartient sans doute à un éditeur qui publie force livres de voyage et a appris ainsi la vanité des longues randonnées. Comme il revenait avant-hier — plus heureux que le jeune et beau Dumois — d'un voyage en Syrie, un de ses amis lui demande ses impressions.

Il réfléchit et déclara avec conviction, en ponctuant sa réponse de silences impressionnants :

— C'est loin !... Ah ! c'est loin !... C'est rudement loin.

Les Industries coloniales et exotiques

Fruits et Primeurs

Nous voici à la saison des primeurs ; bientôt à celle des fruits. Le moment nous paraît donc venu d'esquisser les grandes lignes du commerce international que provoquent, tour à tour, l'exportation, l'importation et parfois la réexportation de ces produits. En réalité, l'industrie du fruit, quels que soient les pays, diffère totalement, selon qu'il s'agit de primeurs ou de conserves.

Les primeurs, d'où qu'elles viennent, doivent parvenir aux consommateurs comme sortant du vergar.

Les conserves demandent une présentation parfaite ; il faut qu'elles donnent satisfaction aux plus fins gourmets qui — soit dit en passant — ne sont, souvent, que des gros gourmands.

INDUSTRIE ET CONSOMMATEURS

L'industrie des fruits exotiques, ou, en généralisant, celle des primeurs destinées à l'exportation, est assez complexe, bien qu'elle apparaisse simple tout d'abord... Les consommateurs ne pouvant se déplacer, se rendrs au pied de l'arbre — où la coupe serait proche des lèvres — attendent chez aux.

Ce sont les produits qui voyagent et c'est alors qu'interviennent toutes les ressources de la « petite » et de la « grande » industrie.

LE MONSIEUR QUI DIGERE L...

On ne songe guère à tout cela quand, à la fin d'un succulent repas, confortablement assis devant une table surchargée d'orfèvreries et de cristaux, on savoure lentement, savamment, l'un de ces fruits merveilleux d'aspect et de fraîcheur, dont la pulpe fondante, juteuse et parfumée, s'annonce bien à point sous un satin délicat aux reflets veloutés... Non, il est des moments où le « matérialisme » l'emporte ;où la griserie du « soi » et du « bien-être » fait que l'homme, tout entier à une jouissance passagère, ne pense ni ne raisonne...

Ce n'est certes pas alors qu'il conviendrait de parler « Science » ou d'une Technique quelconque.

Le Monsieur qui, béatement digère, veut bien tout,... mais ne tolère pas grand chose !...

RUBIS ET MISERE

Néanmoins, si l'on voulait réfléchir, on se rappellerait que même dans nos jardins, la question du « fruit parfait » n'est pas toujours facile à réaliser.

La solution la plus élégante serait d'aller sous la verte feuillée où scintillent les rubis... Mais la tempe des cerises est si court..., si cotubien ils chantent un printemps ?

... C'est ainsi que s'impose, de plus en plus, tant aux Métropoles qu'aux Colonies, cette industrie du fruit qui, née d'hier, fait déjà l'objet d'un trafic considérable, exige des capitaux énormes et, demandant une main-d'œuvre aussi nombreuse que variée, répand très au loin la prospérité ; notamment en des pays où, jusqu'alors, sous les débordements inouïs de fièvres étranges, tout n'était que tristesse et misère !...

HOMMAGE AUX TRAVAILLEURS

Il convient donc, ici et toujours, de rendre hommage à nos colons, planteurs, commerçants et industriels... C'est grâce à eux, à leurs connaissances, à leur énergie, à leur abnégation, que peut exister et prospérer la « plus grande France ».

Partant de leurs propres moyens et ne comptant que sur eux-mêmes, ils doivent faire face à tout : missions, essais laborieux et dispendieux, organisation commerciale... sans oublier que leurs désirs ne cadrent pas toujours avec les exigences des règlements administratifs !... D'autre part, les aléas inhérents aux entreprises privées ne leur manquent pas !... Oui, c'est grâce à leur hardiesse et généreuse initiative, à leur persévérance, que notre immense empire colonial ne restera pas stérile ; que tant d'efforts pourront enfin aboutir...

PIONNIERS DE LA CIVILISATION

Ces pionniers de la Civilisation vraie, ces hommes de devoir et de cœur accomplissent leur tâche sans bruit, avec recueillement, sagesse et prudence.

Pour eux, il n'est besoin d'aucuns réclame, et quand ils tomberont au champ d'honneur, — le champ d'oubli, — nul ne s'occupera ni de le veuve ni des orphelins.

... La portée morale de leur œuvre ne s'en dégage que plus saine, plus grandiose, plus sublime !...

THEORIE ET PRATIQUE

... Mais sous voici loin des Fruits et Primeurs... que va dire le Monsieur qui digère ?

. . . . . .

Si, dans une étude théorique et purement scientifique, il est toujours possible de s'imposer un programme, de se tracer des limites, il n'en est plus de même quand on aborde les questions d'ordre pratique et qu'on pénètre dans le domaine de l'industrie et du Commerce.

... C'est qu'alors se révèlent, nombreuses, les nécessités de l'existence : besoins vitaux qui se manifestent fatalement le où est l'homme ; c'est-à-dire partout, puisque l'homme des cavernes est devenu l'homme des airs.

Pour l'industrie et le commerce, le champ d'action va donc sans cesse grandissant ; il apparaît vaste, immense comme le monde... A l'effort commun rien ne résistera si les peuples n'avaient établi entre eux des frontières, toutes de convention : délimitations qui ont, il est vrai, leurs partisans, les protectionnistes et leurs adversaires les libre-échangistes... Pourtant, malgré les tourbillons et les ramous, le grand courant passe, majestueux, semant l'idée, portant l'Energie, répartissant la Fortune : il est bienfaisant à tous, sans distinction ni de races ni de couleurs...

Des pages pourraient être ainsi écrites... Résumons-nous en disant qu'on devrait toujours dégager la concurrence économique de la concurrence politique... qu'il s'agisse de peuples ou d'individus de même nation... Alors, les transactions amorcées entre voisins faient, se soudant les unes aux autres, enferaient de ville en ville, débarderaient d'un pays sur l'autre ; passeraient de continent à continent : semences hier, germes aujourd'hui, elles seraient mondiales demain.

... Il ne saurait en être autrement puisque c'est sur ce terrain de production, d'échange et de consommation qu'évolue l'humanité tout entière...

CONCLUSIONS

Il est grand temps de conclure si nous voulons éviter l'apoplexie ou Monsieur qui digère !...

... Le commerce des fruits répond bien à cette conception que nous nous faisons d'une unité as décupiant vite et sans cesse.

Tour à tour nous voyons les pays producteurs et exportateurs devenir, néanmoins, importateurs.

La France, qui exporte de délicieuses productions, est grande importatrice de primeurs et de fruits exotiques ; ces denrées étant périssables, l'industrie intervient forcément. C'est alors que la mise en œuvre acquiert une envergure, un développement généralement insoupçonnée, tandis que l'industrie dévoile ses secrets et prodigue ses bienfaits.

C'est ainsi qu'en généralisant l'idée, nous voyons s'accuser les tendances vers le Bien-être et la Prospérité par le Travail ... vers l'Idéal et le Progrès par la Science... Mais, ce qu'il faut avant tout, à l'humanité, c'est la Paix.

Dans un prochain article nous développerons la technique de la conservation des fruits et des primeurs,... tout en évitant de troubler les digestions.

Paul HUBERT.

La guerre Italo-Turque

L'Italie et les îles

Athènes, 29 mai.

Une dépêche de Rome à la *Wiener Allgemeine Zeitung*, dément le nouvelle selon laquelle le général Ameglio et l'amiral Viale auraient assuré aux habitants des îles occupées par les italiens qu'elles ne seraient pas restituées à la Turquie. l'Italie ayant le ferme intention de maintenir les assurances données au début de la guerre, en ce qui concerne le respect du *statu quo* de la Turquie en Europe.

Toutefois, on fait remarquer ici que les îles de l'Archipel dépendent de la Turquie d'Asie, non de la Turquie d'Europe, que l'engagement italien de respecter le *statu quo* des Balkans ne vise pas les îles occupées, et qu'ainsi les déclarations de l'amiral Viale et du général Ameglio aux populations des îles ne sauraient être mises en doute.

Les Commissions départementales du travail

Un discours de M. Léon Bourgeois

M. Léon Bourgeois, ministre du Travail, a présidé mardi soir, à Châlons-sur-Marne, le banquet de clôture du Congrès des commissions départementales du travail.

Le ministre a prononcé, à cette occasion, un discours dans lequel il a annoncé une prochaine circulaire aux préfets rappelant l'obligation de constituer ces commissions dans chaque département et le devoir des Conseils généraux de leur donner les moyens de vivre.

Le rôle de ces commissions, a dit le ministre, est en effet très important. D'une part, elles doivent veiller à l'application de la loi de 1892, protectrice de la femme et de l'enfant, c'est-à-dire de la race et de l'avenir du pays ; d'autre part, elles sont un élément de rapprochement entre les patrons et les ouvriers et constituent un arbitrage impartial.

PETITS PAPIERS

Donc, la guerre est déclarée entre Lille et Courrières. Ainsi dans les temps anciens Athènes et Sparte, filles de la même patrie, s'entredéchirraient.

Alcibiade-Dusolot, dont la demeure touchait les remparts de la Cité lilloise, ayant éduqué ceux de Courrières, a battu, sur les rives de la Seine, la phalange de Nicias-Dupuis. On suggère bien qu'Alcibiade a recruté à Lutèce même les meilleurs de ses chefs (d'attaque), la défaite de Nicias n'en est pas moins sensible aux cœurs lillois. Dans la grande ville, où l'on confond dans une même malédiction les juges et les vainqueurs, on a juré de tirer de ceux-ci une éclatante vengeance.

A peine deux fois vingt-quatre heures se sont-elles écoulées, qu'on entend retentir les cuivres. Les combattants de demain vont les poings sur les anches d'un air de défi. Les haubois et les timbales gémissent d'impatience et les bassons ont des rugissements de fauves prêts à l'assaut. Car, les dieux en soient loués, les lillois ne veulent pour combattre et remporter la victoire d'autres armes que leurs bons instruments, qui tant de fois assurèrent leur triomphe. Ils n'en sont pas moins ardents à la lutte. Mais que voint répondre à leurs provocations les lacédémoniens, j'entends les musiciens de Courrières ?...

Ayons confiance eu moins que les hostilités ne se prolongeront pas et que, pour le rétablissement de la paix, nous n'aurons pas besoin qu'une Lysistrata impose aux femmes des soldats de Nicias, un sacrifice trop lourd à leur ardeur. Elles trouveraient, j'imagine, que la plaisanterie manque de sel attique.

GAULTIER-GARGUILLE.

P.-S. — Les bons typos m'ont fait dire bien, que Daudet nous apprit comment on s'achète pour des prunes à un lieu de spour des prunes a. La coquille est assez amusante, mais n'est tout de même abuser un peu.

FEZ INVESTI MAIS NON ATTAQUÉ

telle est la situation d'après les dernières dépêches du général Lyautey

Nous signalions hier la campagne de laïcises nouvelles auxquelles se livre l'Espagne. Hier encore ans dépêche de Madrid, arrivée dans la nuit à Paris, disait qu'un véritable désastre venait d'atteindre Fez : le général Lyautey et sa suite, M. Regnault et tous les civils européens avaient été massacrés par les tribus maîtresses de la ville. Cette nouvelle extraordinaire fut accueillie aussitôt par plusieurs journaux qui la reproduisirent avec des manchettes impressionnantes. On apprenait hier matin qu'elle était inexacte.

D'après les dernières dépêches du général Lyautey, Fez serait bien investi par les rebelles mais n'aurait pas été attaqué.

L'Agence Havas a publié hier après-midi la dépêche suivante datée de Tanger à midi et demi :

Le ministère des Affaires étrangères a *communiqué* hier la note suivante :

« Les télégrammes reçus ce matin au ministère des Affaires étrangères, et dont le dernier, signé du général Lyautey, est parti de Fez hier soir à 7 h. 30, ne contiennent aucune information pouvant expliquer le bruit qui a couru à Madrid d'un massacre des Européens.

« Le général Lyautey signalait, d'autre part, que l'agitation des tribus pouvait faire craindre une nouvelle attaque de Fez ».

Depuis lors, aucune nouvelle officielle n'a fait savoir que cette attaque ne soit produite.

« Fez, 28 mai.

« Dans la journée de lundi et dans la nuit du 27 au 28, on a vu revenir les Berbères jusque sous les murs de la ville. La fusillade ne cesse pas. Il est impossible de sortir de la ville ou de se montrer sur les remparts, mais l'attaque de vive force contre la ville ne paraît pas être lentée.

« Les troupes françaises, déjà fortes de six bataillons, ont été renforcées d'un nouveau bataillon mixte d'infanterie coloniale et de tirailleurs sénégalais venus de Meknès. Le moral de tous est excellent.

« Le général Lyautey a réuni les cadis, les oulemas et certains chouïfas pour leur expliquer les conditions du protectorat et dissiper les malentendus créés à ce sujet ».

Au ministère des affaires étrangères, *on déclare ne pas avoir reçu du général Lyautey* de nouveaux télégrammes depuis celui de mardi soir, auquel nous faisons allusion plus haut.

Nous pouvons ajouter que, dans ce télégramme, le général Lyautey, sans se montrer d'ailleurs alarmé, précise qu'il est « campé en pays ennemi », avec toutes les obligations qui résultent de cet état de choses.

Voici, d'autre part, une dépêche du « Temps » de son correspondant particulier à Fez, dépêche partie le 28, à quatre heures du soir. Elle ne mentionne aucune nouvelle attaque contre la capitale :

Fez, 28 mai.

Depuis que les tribus Oulad-Djamah et Cheraga se sont jointes aux rebelles, Fez est entouré de trois côtés par les contingents ennemis. La colonne mobile partie le 26 à la poursuite des assaillants leur a infligé des pertes considérables.

La population de Fez n'a pas pris part au combat, et on n'a rien à relever à sa charge dans la nuit du 25 et la journée du 26.

Les groupes de Beni-Ouarain qui avaient réussi dans la nuit du 25 à franchir les murs de la ville n'ont commis aucun acte de pillage. Ils ont déclaré qu'ils en voulaient seulement aux Européens. Les obus lancés par notre artillerie ont détruit en partie la mosquée et le bardj Bab-Guissa où s'étaient installés les rebelles.

C'est exactement à 7 kilomètres au sud-est de Fez, sur la crête du Zalagh que le harka des tribus paraît s'être retornée. On s'attend de sa part à une prochaine attaque.

Pour la défense de Fez, le haut commandement dispose actuellement de quatre groupes de troupes ; 1° dans Fez même, 4 bataillons, 2 sections d'artillerie, 2 sections de mitrailleuses ; 2° à Dar-Debibagh, 1 bataillon et 1 section d'artillerie ; 3° le groupe mobile formé de 6 compagnies, de l'artillerie de montagne et de 1 escadron saharien ; 4° le bataillon mixte arrivé de Meknès et composé d'infanterie coloniale et de sénégalais, plus 1 section de mitrailleuses. Un nouveau bataillon doit arriver de Meknès demain matin 29 mai.

Les Espagnols dans le Rif

Un télégramme de Melilla parvenu à Madrid annonce que le harka annemie a reçu des lettres des tribus des environs de Fez, engageant les Rifains à continuer la lutte contre les Espagnols et à attaquer leurs positions, tout l'empire étant soulevé contre les chrétiens.

Le capitaine-général attribue à ces lettres l'effervescence que l'on peut observer parmi le harka, qui a reçu de nouveaux contingents venant de l'intérieur.

Les Haouara demandent l'aman

Le général Alix n'aura pas tardé à atteindre le but qu'il se proposait en faisant passer la Moulouïa à la colonne du général Girardot. A la suite des combats de ces jours derniers, les Haouara, qui s'étaient joints, ainsi que l'on sait, aux Beni-Ouarain, ont estimé que la leçon était suffisamment sévère et ont envoyé des délégués au général Alix pour demander l'aman. Le général Alix a répondu qu'il était prêt à l'accorder à la condition que les cadis des Beni-Ouarain se rendissent auprès de lui à Guercif. La colonne du général Girardot, sans attendre l'arrivée des cadis est repartie pour le sud et a quitté Guercif hier matin 28 mai se dirigeant vers Retoula, point situé sur la Moubeïa en face du plateau nommé gada de Debdou et à peu de distance au nord des hauteurs de Bou-Yakoubat où s'étaient concentrés ces jours derniers les Beni-Ouarain. Cette opération garde d'ailleurs un caractère purement défensif et il n'est pas question pour l'instant d'occuper Taza.

La création d'un poste à Guercif est en effet entièrement satisfaite. Guercif commande à la fois le route de Taza et la route de l'oued Melillo, ou Malelilou, qui ouvre un chemin entre les montagnes des Riaïn et celles des Beni-Ouarain et que suivit l'autre jour la colonne Girardot. Ce point est donc parfaitement choisi pour former le nouveau centre d'action politique au delà de la Moulouïa. La tribu des Haouara, qui est désormais entrée franchement en relations avec nous, s'étend jusqu'à la kasbah de M'soun, sur la route de Taza. On pourra donc arriver jusqu'à un nouveau point sans avoir à faire à proprement parler une colonne.

En même temps, l'action politique s'étendra chez les Beni-Ouarain (Beni-Yeldasen, Beni-Mansour, Ahl-Teida, Ahl-Telt), habitant la vallée de l'oued Melille. On entrera en contact avec les Riata (Ahl-Seula, Beni-bou-Kiloun, Beni-bou-Yamed). Des reconnaissances progressives fréquentes donneront la connaissance approfondie de la région. Elles créeront en avant de la Moulouïa, de Moul-el-Bacha à Retoula, une zone haltae d'accès difficile aux coupeurs de routes, qui sauront désormais qu'ils s'exposeraient à une sévère répression.

De Guercif, c'est la kasbah de M'soun (au coude à angle droit que fait l'oued M'soun) avant de se jeter dans la Moulouïa) qui s'impose comme la première étape sur la route de Taza. Pour y parvenir il n'y a désormais plus d'autre difficulté que le manque d'eau. L'oued M'soun roule en effet des eaux très saliées. Ainsi une grosse colonne éprouverait-elle quelque difficulté à marcher pendant la saison chaude dans cette direction et il vaudrait mieux attendre le mois de septembre ou le printemps de 1913 pour occuper ce point.

Enfin de M'soun il ne restera qu'une trentaine de kilomètres pour atteindre Taza. Il n'y aura pour ainsi dire pas de difficulté matérielle à vaincre. On parviendra à Taza sans effort si l'on a soin d'attendre la saison propice et de préparer notre arrivée par une sage action diplomatique à l'intérieur des tribus.

Les renforts

On s'est étonné dans certains milieux qu'après la situation critique de Fez et l'état précaire de nos communications entre Rabat et Fez, le gouvernement n'ait pas cru devoir envoyer un contingent de renforts plus important que celui déjà annoncé.

Le gouvernement fait dire, à ce propos, qu'après consultation avec les généraux Moinier et Brulard, le général Lyautey a télégraphié avant-hier que les renforts demandés primitivement étaient ceux qu'il désirait en tout et pour tout.

Il donne en plus l'indication suivante des corps de troupe envoyés comme renforts : deux bataillons coloniaux de Toulon ; un bataillon de tirailleurs provenant de Kairouan, Sousse et Zaghouat ; une batterie coloniale de Nîmes ; un escadron du 4e spahis du Sud tunisien ; un escadron du 5e spahis de la province de Constantine.

Lorient, 29 mai.

Ce matin, un détachement composé d'une centaine de soldats du 1er régiment d'artillerie coloniale est parti de Lorient à destination du Maroc.

Les combats des 26 et 27

Le ministère de la Guerre n'a pas reçu, ce matin, de nouveaux détails sur les combats du 26 et du 27 à Fez.

Les tamélles des pelotons de ces combats n'ayant pas encore été toutes officiellement avisées, le ministère de la Guerre ne se trouve pas en état, dès-lé, de communiquer à la presse, les noms des blessés et des morts.

La limitation du Congo

C'est le 15 juin prochain que se réunira la Commission franco-allemande de Berne, chargée de délimiter la nouvelle frontière du Congo et du Cameroun.

Elle s'occupera notamment des trois points suivants :

1° Préparation des travaux techniques de la délimitation ; 2° remise des territoires échangés ; 3° réglementation du régime des sociétés concessionnaires dans les territoires échangés.

En plus des membres que nous avons déjà désignés, la mission française comprendra M. Jean Weber, chef de bureau au ministère des colonies, et sans doute le capitaine Crepet et l'ingénieur hydrographe Roussilie.

M. Vassel, consul d'Allemagne à Fez, sera adjoint à la mission allemande.

La grève des cheminots andalous EST TERMINÉE

La grève des Andalous est solutionnée. Les grévistes et la Compagnie acceptent la formule proposée par le gouverneur de Malaga ; les Compagnies acceptent de leur côté les prétentions des ouvriers.